

Entre fauves

Du même auteur chez À vue d'œil :

*Seules les bêtes*

Colin Niel

# Entre fauves



© Éditions du Rouergue, 2020.

© À vue d'œil, 2020, pour la présente édition.

ISBN : 979-10-269-0450-2

ISSN : 2555-7548

À vue d'œil

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

[www.avuedoeil.fr](http://www.avuedoeil.fr)

[www.facebook.com/editionsavuedoeil](https://www.facebook.com/editionsavuedoeil)

*À la mémoire des fauves perdus  
Victimes des antiques  
hécatombes  
Et à ceux qui survivent  
Tapis au fond de nos tripes*

# PROLOGUE

30 mars

*Charles*

L'heure était venue de faire face aux hommes, leurs silhouettes de bipèdes dressées dans le crépuscule comme des arbres en mouvement, si proches de lui à présent, à peine trois foulées pour les atteindre, et leur odeur sans pareille, sueur amère et terre lointaine, et leurs cris indéchiffrables, et leurs peaux couvertes d'autres peaux qui n'étaient pas les leurs, jamais il ne les avait tant approchés, il avait fallu qu'ils l'y poussent, un jour entier à les sentir à ses trousses, un jour entier à sillonner le *bush*, à ramper sous les épines des acacias, à raser les murs de pierre enflammés de soleil, à creuser et recreuser cent fois sa trace, de broussaille en broussaille, les pas dans les mêmes empreintes, les détours innombrables entre les troncs, n'importe quoi pour les faire lâcher prise, un jour entier à se sentir gibier et non plus prédateur, la patience mise à mal, agacée, nerfs à vif, un jour entier auquel il venait de mettre fin, surtout ne pas leur

laisser cette victoire-là, pas lui, pas ici, pas dans ce désert qu'il arpentait depuis toujours et dont il savait tout, les ruses et les ingratitude, les nuits glacées autant que les jours brûlants, les heures où l'ombre devenait précieuse, les mers de sable façonnées par les vents, les dunes mouvantes où s'enfonçaient ses pas quand détalait les autruches, les tempêtes qui parfois s'élevaient et vous fouettaient jusque sous les paupières, les distances infinies entre les oasis chétives et pleines de sel où s'abreuyaient les proies, les plaines caillouteuses et les flores centenaires qui y ancrèrent leurs racines, les troncs tordus des mopanes et ceux des eucléas, les remparts rocheux le long des fleuves à sec, la manière de s'y mouvoir à la verticale pour poursuivre un zèbre de montagne, les plages aussi, l'océan dévorant la côte des Squelettes, les carcasses providentielles des baleines égarées, celles des navires humains échoués depuis des décennies.

De tout temps, le chasseur, ça avait été lui, depuis l'enfance dans le lit de l'Agab, cette époque trop lointaine où il chassait en meute, avec ses frères et sœurs d'abattage, depuis cette première chasse à la girafe à jamais dans sa



mémoire, quand les jeunes acculaient la géante au fond du canyon, chacun son côté, chacun sa mission, les yeux rivés sur le galop, poussant la proie vers une vieille lionne postée plus loin, pleine de son expérience, prête à bondir quand son moment viendrait, l'instant crucial, calculé, précis, et d'un coup, lancée sur la hanche en un bond prodigieux, griffes et crocs plantés dans les muscles, la chasseuse agrippée sur des mètres et des mètres de course affolée, ignorant les coups de patte qui tentaient de la déloger, lacérant cuir et chair, creusant la blessure au goût de sang frais, pesant de tout son poids pour déséquilibrer la bête, rien qui n'aurait pu la faire lâcher tant les félins avaient besoin de cette viande-là. Il avait appris à dénicher ses proies dans les milieux les plus ouverts, sans même un tapis d'herbes pour s'y tenir couché, tirant parti du moindre brouillard pour approcher ses victimes à couvert, il avait appris l'opportunisme, à tuer pintades, porcs-épics, cormorans lorsque manquait le gibier, à s'en prendre aux babouins autant qu'aux outardes, à s'attaquer, même, aux autres carnivores quand sa survie était en jeu. Le chasseur c'était lui, lui

qui dictait ses règles, jamais pris par surprise, alors non, il n'allait pas laisser aux hommes cette victoire-là, il venait de sortir des ombres pour enfin leur faire face, calé dans le sable à quelques mètres d'eux, au pied d'un buisson plein de griffes, ses yeux dans les leurs. Le vent soulevait des nuages de terre, ravivait les senteurs animales, chargées des peurs et des tensions des heures passées, il les huma avec prudence, attendit son moment, impatient d'en découdre, mais toujours immobile, pour enfin redresser sa silhouette de géant.

Et se jeter sur eux.

La douleur le saisit aussitôt.

La poitrine tout entière, embrasée d'un seul coup.

Coupé dans son élan, il bondit au-dessus des pierres comme le font les springboks, l'échine pliée par l'algie, les membres incontrôlables, retomba sur le sol sans plus rien maîtriser, décrivit des cercles fous dans la poussière, l'air de poursuivre quelque démon niché au bout de sa queue, des souvenirs vinrent hanter son crâne à l'agonie, les festins des dernières semaines à l'intérieur des *kraals*, les hurlements

de ses proies au moment de les achever, les coups de feu des hommes qui faisaient craquer le ciel lui-même, l'apogée de son existence, aussi, cette époque révolue où il avait été alpha, son éviction brutale dont il gardait en lui les cicatrices, creusées dans son orgueil, les gloires et les défaites sur ces terres de canicule, les chasses ratées autant que ses plus belles prises, il détala à coups de pattes violents dans la terre, fuyant vers les halliers pour peut-être y survivre, quitter ce lieu maudit où jamais il n'aurait dû s'aventurer, lui qui se pensait si fort titubait de mètre en mètre, les pas moins assurés, chancelant dans la caillasse et dans les pailles cassées, plus rien d'un roi, plus rien d'un prince, muscles percés, tremblants, il poussa aussi loin que le pouvait sa carcasse, puisant dans ses réserves, dans son instinct de survie.

Pour, sans plus pouvoir lutter, s'effondrer sur le flanc.

# **1. IDENTIFIER SA PROIE**

15 avril

*Martin*

Franchement, moi, j'ai honte de faire partie de l'espèce humaine. Ce que j'aurais voulu, c'est être un oiseau de proie, les ailes démesurées, voler au-dessus de ce monde avec l'indifférence des puissants. Un poisson des abysses, quelque chose de monstrueux, inconnu des plus profonds chaluts. Un insecte, à peine visible. Tout sauf *homo sapiens*. Tout sauf ce primate au cerveau hypertrophié dont l'évolution aurait mieux fait de se passer. Tout sauf le responsable de la sixième crise d'extinction qu'aura connue cette pauvre planète. Parce que l'histoire des hommes, c'est surtout ça. L'histoire des hommes, c'est l'histoire d'une défaunation à grande échelle, des deuils animaux à n'en plus finir. C'est l'histoire des mammouths, des rhinocéros laineux, des tigres à dents de sabre, des ours des cavernes, des aurochs qui peuplaient l'Europe et que nos ancêtres ont décimés en quelques millénaires. C'est l'histoire

des castors géants et des paresseux de six mètres exterminés en Amérique après l'arrivée des premiers humains par le détroit de Béring. En Australie, il y a 50 000 ans, c'est l'histoire des kangourous géants, des lions marsupiaux, des diprotodons, de cette mégafaune que plus jamais on ne retrouvera. On le sait maintenant : chaque fois que nos foutus aïeux ont posé le pied quelque part, ça a été l'hécatombe. La seule différence entre eux et nous, c'est la vitesse à laquelle, aujourd'hui, on est capable de faire disparaître ce qui nous entoure. Pour ça, c'est certain, on est imbattables : deux cents espèces de vertébrés éteintes en moins d'un siècle, aucun autre animal ne peut se vanter d'un tel record.

J'étais en train de ressasser ce genre d'idées quand, Antoine et moi, on a atteint le sapin dans la nuit finissante. Pendant toute la montée j'avais pensé à la photo qui les avait déclenchées. Impossible de me la sortir de la tête, cette foutue image était plantée en moi comme le souvenir d'un traumatisme d'enfance.

L'arbre se dressait, vertical au bord de la sente qu'on voyait à peine sous le tapis des